

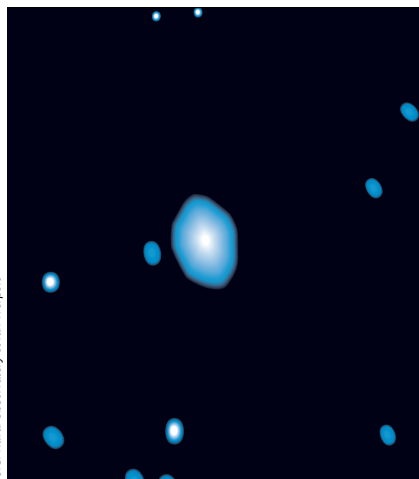
sion de la lumière d'un quasar lointain en 30 000 canaux spectroscopiques laisse très peu d'intensité dans chaque canal. Pendant plus de 20 ans, cette lumière est restée invisible. La technique fonctionne aujourd'hui grâce à des détecteurs améliorés, plus efficaces, au télescope Keck de Hawaï (son miroir a un diamètre de dix mètres) et à des spectrographes à haute résolution et haut débit, comme l'instrument HIRES du Keck.

En attendant la lumière

Après de nombreuses tentatives infructueuses à l'aide de plus petits télescopes, mes collègues Antoinette Songaila et Lennox Cowie, de l'Université d'Hawaï, ont pu observer un quasar à l'aide du télescope Keck, en novembre 1993. Ils ont pointé l'instrument vers le quasar 0014+813, célèbre parmi les astronomes pour son éclat (pendant plusieurs années, il fut l'objet le plus brillant connu dans l'Univers).

On savait qu'un nuage de gaz primordial se trouvait devant ce quasar. Le premier spectre enregistré, après quelques heures seulement d'observation, révéla la présence du deutérium cosmique : ce spectre comportait les traces de l'absorption par de l'hydrogène en mouvement, et un écho presque parfait de la raie Lyman alpha, décalé vers le bleu par le deutérium. L'intensité de ce second signal résulterait de la présence de deux atomes de deutérium pour 10 000 atomes d'hydrogène. Ce résultat a été confirmé par Robert Carswell et ses collègues de l'Université de Cambridge, qui ont utilisé le télescope Mayall, de quatre mètres de diamètre, à Kitt Peak, en Arizona. Les deux observations indépendantes confirment que la répartition des vitesses du deutérium est, comme prévu, exceptionnellement étroite.

Une partie de l'absorption observée pourrait résulter de l'interposition fortuite d'un petit nuage d'hydrogène qui s'éloignerait de nous à 82 kilomètres par seconde plus lentement que le nuage principal. Dans ce cas, le deutérium serait moins abondant que nous ne l'avons calculé. Bien que la probabilité d'une telle coïncidence soit faible, nous devons considérer notre estimation comme préliminaire et étudier, avec la même méthode, les nuages situés devant d'autres quasars. À ce jour, huit nuages ont été étudiés.



U.S. Naval Observatory et Ian Worpole

5. LE QUASAR 0014+813 est un des objets du cosmos les plus brillants que nous connaissons. Il apparaît ici sur une image prise par un radiotélescope. L'absorption de la lumière émise par ce quasar, à la limite de l'Univers observable, fournit les premières mesures du deutérium primordial.

L'un des résultats les plus intrigants a été obtenu par David Tytler et Scott Burles, de l'Université de San Diego, et par Xiao-Ming Fan, de l'Université Columbia : dans le nuage qu'ils ont étudié, la quantité de deutérium semble dix fois inférieure à celle que nous avons calculée. Pourquoi cet appauvrissement ? Le deutérium a-t-il été brûlé dans des étoiles ou la production de deutérium a-t-elle été moins uniforme que ne le prédit le Big Bang (voir l'encadré) ?

Voir la matière sombre

Si notre valeur élevée est correcte, l'Univers contient bien deux baryons pour dix milliards de photons, en accord avec la théorie du Big Bang. Avec cette proportion de baryons, les prédictions du Big Bang sont également cohérentes avec les quantités de lithium dans les étoiles les plus vieilles et avec les estimations de l'hélium primordial observé dans des galaxies proches pauvres en éléments lourds. La confirmation de notre mesure serait remarquable : elle indiquerait que les cosmologistes comprennent ce qui s'est passé une seconde à peine après le commencement de l'expansion de l'Univers, et que l'histoire de la matière aux grandes distances ressemble à celle de la matière proche, conformément au modèle le plus simple de l'Univers.

L'estimation de η que donne l'observation des nuages est conforme à ce que nous observons aujourd'hui dans

l'Univers : en estimant la densité totale de photons de l'Univers et en la rapportant à cette valeur de η , on calcule que l'Univers contient un atome par dix mètres cubes d'espace. C'est à peu près ce que l'on trouve quand on détermine directement le nombre d'atomes de l'Univers en tenant compte de toute la matière présente sous la forme de gaz, d'étoiles, de planètes ou de poussières. Ainsi l'Univers ne contiendrait-il pas beaucoup de baryons invisibles. Pourtant l'observation des galaxies et de leur halo indique que leurs mouvements ne sont explicables que si beaucoup de matière est invisible (au moins dix fois la densité moyenne des baryons visibles). La quantité élevée de deutérium que nous avons mesurée indique que cette matière invisible n'est pas la matière atomique ordinaire.

Les cosmologistes ont envisagé de nombreuses possibilités. Par exemple, la théorie du Big Bang prédit que l'Univers contient presque autant de neutrinos que de photons. Si chacun possédait une masse de quelques milliardièmes de celle du proton (soit quelques électronvolts), la masse totale des neutrinos serait presque égale à celle des baryons. Il se peut aussi que l'Univers ait initialement contenu une ou plusieurs particules exotiques. Quoi qu'il en soit, le modèle du Big Bang, conforté par les observations, fournit un cadre pour prédire les conséquences de ces nouvelles idées pour l'astrophysique.

Craig HOGAN dirige le département d'astrophysique de l'Université de Washington, à Seattle.

Steven WEINBERG, *Les trois premières minutes de l'Univers*, Éditions du Seuil, 1978.

F.H. SHU, *The Physical Universe : An Introduction to Astronomy*, University Science Books, Mill Valley, Californie, 1982.

J. SILK, *A Short History of the Universe*, W.H. Freeman and Company, 1994.

A. SONGAILA, L.L. COWIE, C.J. HOGAN et M. RUGERS, *Deuterium Abundance and Background Radiation Temperature in High-Redshift Primordial Clouds*, in *Nature*, vol. 368, pp. 599-604, 14 avril 1994.

Cosmic Abundances, ASP Conference Series, vol. 99, sous la direction de S.S. Holt et G. Sonneborn, Astronomical Society of the Pacific, 1996.

C.J. HOGAN et P.J.E. PEEBLES, *The History of the Galaxies*, in *Nature*, vol. 381, pp. 489-495, 6 juin 1996.

La menace permanente des armes biologiques

LEONARD COLE

Les États et les terroristes fourbissent aujourd'hui des armes biologiques. Des contrôles plus stricts devront les dissuader de les utiliser.

Le 20 mars 1995, des terroristes tuaient 12 personnes et en blessaient 5 500 en libérant du sarin dans le métro de Tokyo. Cette attaque – dans l'un des pays les plus sûrs du monde! – aurait pu tuer des milliers de personnes si le mélange utilisé avait été plus pur.

Le sarin a été produit pour la première fois en Allemagne, en 1930. Une seule goutte mise au contact de la peau ou inhalée tue une personne en quelques minutes. Comme toutes les substances s'attaquant au système nerveux, le sarin bloque l'action de l'acétylcholinestérase, une enzyme nécessaire à la transmission de l'influx nerveux.

La secte responsable de l'attaque au sarin, Aum Shinrikyo («Vérité suprême»), cherchait aussi à mettre au point des agents biologiques. C'est une perspective effrayante, car, contrairement aux agents chimiques, les bactéries et les virus sont contagieux et se reproduisent.

Certains agents biologiques invalident les victimes, mais d'autres les tuent. Le virus *Ebola*, par exemple, tue jusqu'à 90 pour cent des personnes qu'il infecte en un peu plus d'une semaine : il provoque la dissolution des tissus conjonctifs, ainsi que des hémorragies ; au stade terminal, les victimes infectées sont prises de convulsions, projettent du sang contaminé tout autour d'elles, tandis qu'elles sont prises de convulsions, tremblent et se débattent dans leur agonie.

On ne dispose d'aucun traitement pour soigner une infection par le virus *Ebola*, et l'on connaît mal les mécanismes de contamination : on ignore si

la transmission se fait par contact avec les victimes, avec leur sang, avec leurs fluides corporels ou avec les corps morts, ou même si l'air que l'on respire est lui-même contaminant. Au cours de la dernière épidémie, au Zaïre, les autorités sanitaires ont imposé des mesures d'isolement dans certaines régions, jusqu'à ce que la maladie s'éteigne.

On s'effraie que des individus ou des États envisagent d'utiliser de tels virus comme arme. En octobre 1992, Shoko Asahara, le chef de la secte Aum, est allé au Zaïre avec 40 de ses adeptes. Officiellement ils partaient aider les victimes d'*Ebola*, mais une enquête du Sénat américain a montré qu'ils cherchaient à se procurer des échantillons du virus, pour les cultiver et les utiliser au cours d'attentats biologiques.

Aux États-Unis aussi, des personnes ont tenté de se procurer des organismes dangereux afin de fabriquer des armes. Le 5 mai 1995, six semaines après l'attaque dans le métro de Tokyo, Larry Harris, un laborantin de l'Ohio, commanda à un laboratoire spécialisé la bactérie responsable de la peste bubonique et s'est ainsi procuré trois ampoules de la bactérie *Yersinia pestis*.

L. Harris fut découvert, parce que, quatre jours après avoir passé sa commande, il téléphona pour demander pourquoi il n'avait encore rien reçu.

1. PENDANT LA GUERRE DU GOLFE, en 1991, des voyageurs ont dû porter des masques à gaz dans l'aéroport de Tel Aviv, en raison des menaces d'armes biologiques et chimiques que faisait peser l'Irak.



M. Milner, Sygma